Miramont-de-Guyenne

Les Combats du Genévrier

HISTOIRE DE LA CITE
Exposition permanente réalisée
grâce à l'aide financière du FEOGA
dans le cadre du
programme LEADER +
dans le hall de l'Hôtel de Ville
horaire d'ouverture de la mairie

LES COMBATS DU GENEVRIER

LA RESISTANCE

Dès 1941 la résistance à l'occupation allemande s'organisa partout en France et notamment en Aquitaine.

Les mouvements de résistance étaient divers. Les deux plus importants furent les F.T.P et l'Armée secrète qui après le débarquement du 6 juin s'unirent au sein des Forces Françaises combattantes près des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I).

Depuis la fin de 1942 l'Armée secrète, en Aquitaine, était dirigée par le colonel anglais STARR (alias Hilaire), basé près de Condom. Son bras droit était PHILIPPE DE GUNSBOURG (alias Philibert puis Edgar).

En Lot-et-Garonne le chef départemental était CAMBON. En accord avec Philibert il choisit comme responsable des cantons de Lauzun et de Seyches l'industriel Miramontais Pierre MAURY. Celui-ci s'adjoignit dans sa ville des patriotes tels que BION, GENESTE, MONTET, CABANNE, RAMBAUD, RIGAL et MARTINAUD.

M. LOUPIAS, alias « Bergeret » commanda, lui, le secteur «Dordogne-Sud », auquel était rattaché EYMET. Là, vivait la famille ALESSANDRI : le père, Xavier, deviendra chef du réseau local, le fils aîné Jean, prendra le maquis pour échapper au S.T.O et Bertrand, le cadet assurera des liaisons pour le compte du S.O.E, à partir du printemps 1943. Ce groupe était peut-être plus important et plus structuré que son voisin Lot-et-Garonnais, en grande partie à cause de ses relations directes avec les Services Secrets britanniques.

Quoi qu'il en soit les réseaux Miramontais et Eymetois étaient très proches mais, semble-t-il, s'ignoraient, sans que l'on puisse parler de rivalité.

« Le groupe Alessandri » était-il plus connu, à l'époque ? Des Lauzunais le rejoignirent tels Messieurs BROCHEC et CLAVIER. Tels aussi les frères HERVE : Pierre et Marcel.

Ceux-ci menèrent longtemps la vie tranquille des fils de paysans pour qui la guerre ne comptait pas. Avec André le benjamin, ils

étaient, l'un et l'autre, aide familial sur la propriété de leurs parents, d'une vingtaine d'hectares au lieu-dit Canteloup.

Parmi les habitués de la ferme, Georges DURIEUX, garagiste à EYMET, se lia d'amitié avec les frères HERVE. Il était, par ailleurs chef de groupe action dans le groupe de Xavier ALESSANDRI. Il convainquit ses jeunes amis de le rejoindre dans l'action clandestine, en avril 1944. Pierre avait alors 23 ans et Marcel 19 ; leur père ne les approuva pas, et dans sa désapprobation il décrivit bien la situation du résistant de base : « Tous au plus inexpérimentés, sans connaissance des armes ni des combats, que ferez-vous ? Tout cela doit mal tourner ! ».

Les événements lui donnèrent malheureusement raison.

Voisins, ignorants l'un et l'autre, les deux réseaux agiront pourtant ensemble en juillet et août 1944 au cours de sabotages destinés à retarder les mouvements allemands ; auparavant, c'est alternativement qu'ils auront été présents au lieu-dit le Genévrier à MIRAMONT.

En avril et mai 1944, les résistants intensifièrent, dans toute la France, leur action, pour faciliter et préparer l'attaque des Alliés. La B.B.C lança des messages de plus en plus nombreux, dont l'un sera le signal du jour « J ». Enfin les célèbres vers de Paul VERLAINE :
« Les sanglots longs des violons... » donnèrent le signal à tous : le débarquement est imminent, il faut se rassembler et être prêts pour le fameux 6 juin.

JUIN 1944

Le 5 juin, les frères Jean et Bertrand ALESSANDRI quittaient la région de TOUZAC (Lot) d'où ils organisaient, pour Philibert, les parachutages, depuis l'arrestation de leur père le 17 avril.

Le groupe d'EYMET, rassemblé, reçut l'ordre de soulèvement général et mission d'entraver par tous les moyens les mouvements allemands. A partir du 6 juin les ponts sautèrent, les voies ferrées furent obstruées. Georges DURIEUX et ses hommes rejoignirent les autres. Ils furent, le 7 au matin, plus de cent volontaires en armes, campés au château d'EYMET, équipés de deux bazookas, de plusieurs fusils- mitrailleurs et mitraillettes - les fameuses STEN – ils étaient nerveux, courageux, mais assez peu préparés à l'action de groupe : ils

ne disposaient d'aucun moyen de communiquer entre eux, fussent des talkies-walkies.
VERLAINE avait été entendu à MIRAMONT aussi. Les patriotes n'y furent pas inactifs. Rassemblés, ils discutèrent de la stratégie : combattre ou saboter – le harcèlement ou le front du sacrifice ? – Comme partout la consigne était, d'abord contre des troupes d'occupation aguerries, de mener des opérations de retardement. Nos concitoyens s'y employèrent…

Le 7 juin, les armes cachées dans la ferme RAMBAUD, au Genévrier, étaient distribuées, à l'Hôtel de Ville où étaient réunis plus de cinquante volontaires.

Sympathisants, curieux, les rejoignirent, toute une foule maintenant pressée se dressait et proclamait l'instauration de la 4 ème République.

Mais l'ennemi était là, tout près, à Marmande, d'où les troupes devaient faire mouvement vers Bergerac, pour rejoindre la région Nord de la France. Il fallait les en empêcher.

Le groupe ALESSANDRI achemina plusieurs wagons-lits depuis la gare d'EYMET jusqu'au lieu-dit Le Grand Montant à MIRAMONT-DE-GUYENNE et, faisant sauter les essieux, les immobilisa, bloquant ainsi la route nationale de Marmande Bergerac.

Mais, avant Seyches, existait une route secondaire qui, par Saint-Pardon, arrivait à MIRAMONT en passant au lieu-dit le « Genévrier », avant de déboucher sur la Route Nationale, à « Grand Croix ».

Les Miramontais décidèrent de couper l'accès à cette voie. Un groupe constitué de PRADEL, LAGRAVE, BION, CABANNE, COLOMBERA, FARFAL, abattit les platanes avant Seyches, bloquant la Nationale et empêchant tout mouvement sur MIRAMONT, dans la nuit du 8 au 9 juin.

LE JOUR DU DRAME, LE 9 JUIN.

De Marmande à Miramont il y a peu de distance…les nouvelles circulèrent : les troupes allemandes sont en marche !

Les résistants de Lauzun et Miramont, dès le matin, se portèrent à Grand Croix, pour certains, d'autres sur les hauteurs de part et d'autre : le Genévrier – Le Teyssié. Leur armement était constitué de

quelques grenades, mitraillettes ou simples fusils de chasse… Ce fut l'attente. L'obstacle des platanes de Seyches serait il suffisant ? Sinon, faudrait-il combattre ?

Dans l'incertitude qui planait, les sentinelles conseillèrent à André MASSE, qui se rendait en ville pour acheter le pain de midi, de rentrer par un chemin détourné. Le jeune homme, qui n'avait pas vingt ans, suivit cet avis pour regagner la ferme familiale, au Genévrier. C'était là l'une des plus belles propriétés de la commune à l'époque, à proximité du château d'eau actuel. La famille MASSE, locataire de M. DURANTHON, vivait de son exploitation, sans histoire, rassemblée autour du père, qui recueillait les fruits du pénible travail de la terre.

C'était l'époque des fenaisons. Il faisait chaud. Et pourtant, la besogne n'attendait pas : pour nourrir les 26 vaches de la ferme, plus tard, il fallait maintenant rentrer les foins. André, l'aîné de la famille et sa sœur Yvette, avec un ami, après le repas partit satisfaire à cette tache. Le père resté dans les bâtiments, préparant la traite des laitières avant de conduire le cheptel au pré.

Il était 15 heures.

Les avants-postes Miramontais se regroupèrent à l'intersection de Grand Croix. Ils espéraient encore que les troupes ennemies, arrêtées à Seyches, rebrousseraient chemin. Vers 11 heures, d'eux d'entre eux, TRUCHASSON et DUBEDAT, en moto, allèrent demander l'aide du groupe d'Eymet. Celui-ci, réuni en comité de direction, avait été prévenu du mouvement allemand par un coup de téléphone de la gare de Marmande.

Une mission d'observation fut décidée, quitte à engager toutes les forces au combat ensuite : Jean ALESSANDRI partit en voiture avec trois hommes – Pierre CIRON – Charles HEINRICHER- Marcel DEFIX- pour examiner le barrage de wagons du « Grand Montant » ; son frère Bertrand, avec trente hommes prit position en renfort des Miramontais.

Il n'était, hélas, déjà plus temps de tergiverser ! L'ennemi, réquisitionnant force main d'œuvre à Seyches, sciant et tronçonnant, avait dégagé la route des arbres coupés. Une colonne fit route sur la Nationale, l'autre, précédée de véhicules banalisés (civils) avança sur le chemin de Saint Pardon à Miramont. Elle fut bientôt en vue de « la ferme de Genévrier », à mi-pente du plateau.

Vers 16 heures, Roger BION, Miramontais, en poste sur les lieux dans un bosquet, mitraillette à la main, vit passer la voiture conduite par Jean ALESSANDRI ; celui-ci, à l'approche « du Grand Montant », aperçut, juchés sur les wagons, des soldats qui lui firent signe d'avancer vers eux. Aussitôt, Jean embraya la marche arrière, jeta la voiture au fossé et, avec ses camarades, courut sous les balles ennemies prévenir les troupes à l'arrière.

Vains efforts pour deux de leurs membres.

En effet, tandis que le gros des patriotes avait pris position à l'intersection de « Grand Croix » et dans les champs voisins, Georges DURIEUX, chef du Groupe Action d'Eymet emmena ses hommes sur le plateau du Genévrier. Il y avait là Pierre HERVE, mitraillette armée, Bertrand ALESSANDRI et Marcel HERVE, tireur et serveur de bazooka, un peu avancés et, en retrait, les Lauzunais, BROCHEC et « GONTHIER », serveurs du fusil mitrailleur tenu par Antoine FRETILLERE, en couverture des premiers. C'est un groupe bien armé mais qui n'est jamais encore allé au feu. Sa mission est d'observer : détecter les Allemands, donner l'alerte, se replier, faire face plus tard avec tous…

En son sein Antoine FRETILLERE est l'un des plus âgés, puisque, né en 1906, il aura bientôt 38 ans.

« Le petit Louis », comme on l'a surnommé, était un peu « l'étranger », même si ses parents étaient nés à EYMET. Lui, n'y était revenu que depuis le début de 1943, fuyant le S.T.O. Marié, il avait laissé son épouse à Lormont, près de Bordeaux où le couple était installé. Néanmoins, chez nous, il avait quelques connaissances et parenté encore. Depuis qu'il était réfractaire il habitait et travaillait à EYMET, chez M. ALBRE qui l'employait dans son élevage de volailles.

De caractère gentil et serviable, il s'intégra vite et entra très tôt dans la Résistance de sa région d'adoption, où sa relative expérience lui valut le poste au fusil-mitrailleur.

Antoine, que sa position en retrait plaçait au point surélevé réalisa soudain que les véhicules sur le chemin en contrebas étaient allemands. Il demanda à BROCHEC de courir à l'arrière chercher munitions et renforts et ouvrit le feu. Mais il était loin des cibles.

Les ennemis, nombreux, ripostèrent, le gros de leurs troupes chargea en vociférant, à hauteur de la ferme du Genévrier.

Plus près, Bertrand ALESSANDRI tira au bazooka sans que, semble-t-il les projectiles soient efficaces. Son serveur Marcel HERVE fut mortellement blessé. Pierre, son frère, et DUREUX essayèrent en vain de le secourir et durent l'abandonner pour sauver leur vie, protégés par « le Petit Louis » qui s'écroula lui aussi sous les balles.

Il n'était que 16 heures 30, le combat avait été bref mais décisif, car il avait permis à tous les patriotes rassemblés autour de Grand Croix de se replier, échappant sans doute aussi au massacre, au cours d'un engagement qu'ils n'étaient, à l'origine, pas venus chercher.

Les Allemands, « accrochés » ainsi, rebroussèrent momentanément chemin. Mais pour venger leurs blessés, ils prirent alors comme bouc-émissaire la famille de M. MASSE ainsi que le raconte encore aujourd'hui son fils André. Celui-ci, aux champs, entendit les vociférations et les tirs. Il éloigna sa sœur et courut de haies en haies, torse nu, vers la ferme. Il y trouva son jeune frère debout près du four à pruneaux où sa mère et sa jeune sœur avaient trouvé refuge à l'insu de l'ennemi, qui avait saccagé les bâtiments et s'était acharné sur le père, roué de coups et laissé pour mort dans un fossé. Avec mille ruses, profitant des blés hauts et des buissons, le jeune homme emmena sa famille à l'abri vers une ferme amie. Retournant au Genévrier, il y retrouva, une exploitation ravagée par l'incendie qui avait été allumé par les Allemands. Tout fut détruit : murs, meubles, animaux.

Les troupes d'occupation n'hésitaient pas, en ce temps, à « faire des exemples » de leurs victimes : Antoine FRETILLERE et Marcel HERVE, morts, furent exhibés dans les rues de Marmande suspendus à des véhicules dont les écarts furent autant de chocs sur la chaussée de corps meurtris et déchirés, affublés pour l'occasion d'une pancarte marquée « TERRORISTES » .

Ils furent jetés dans une fosse sommaire, derrière une usine à Marmande. Il faudra une action nocturne des maquisards du MAS D'AGENAIS pour qu'une sépulture décente leur soit faite. La ville de Marmande l'entretiendra jusqu'au 6 septembre 1944 où les familles reprirent les corps, les Allemands ayant été chassés depuis le 17 août.

LE 10 JUIN

Mais, auparavant, les Allemands continuèrent à régner en maîtres sur notre canton. Et plus que jamais en ce jour du 10 juin 1944 alors qu'ils revinrent sur les lieux, recherchant des résistants à Miramont puis à Lauzun.

Les Miramontais, rassemblés sur la place, sans ménagement, furent sommés de fournir des otages. Ce ne fut que grâce aux harangues de Messieurs CHASTEAU, PIERROT et Louis HEURTAUX, Président de la délégation Administrative Spéciale (faisant fonction de Maire), que les Allemands furent convaincus de l'inexistence de la Résistance dans la ville. Mais la vindicte des occupants était telle qu'ils tirèrent un peu partout, pour terroriser la population.

Etienne BILLARD, né le 3 juin 1879 à Lavergne et Raymond CAMPO, né le 31 décembre 1895 à Miramont, paisibles habitants du lieu, moururent ainsi ce jour là, pour s'être trouvés pris sous les tirs irraisonnés, utilisés comme représailles, sur des civils qui n'en pouvaient mais…

Lauzun, la même journée, connut la colère des mêmes soldats et échappa elle aussi au massacre grâce à la force de persuasion de son Maire, Ludovic FAGET. Il n'y eut pas de morts.

Les épreuves de notre commune, sous l'occupation, se terminèrent enfin ce jour-là.

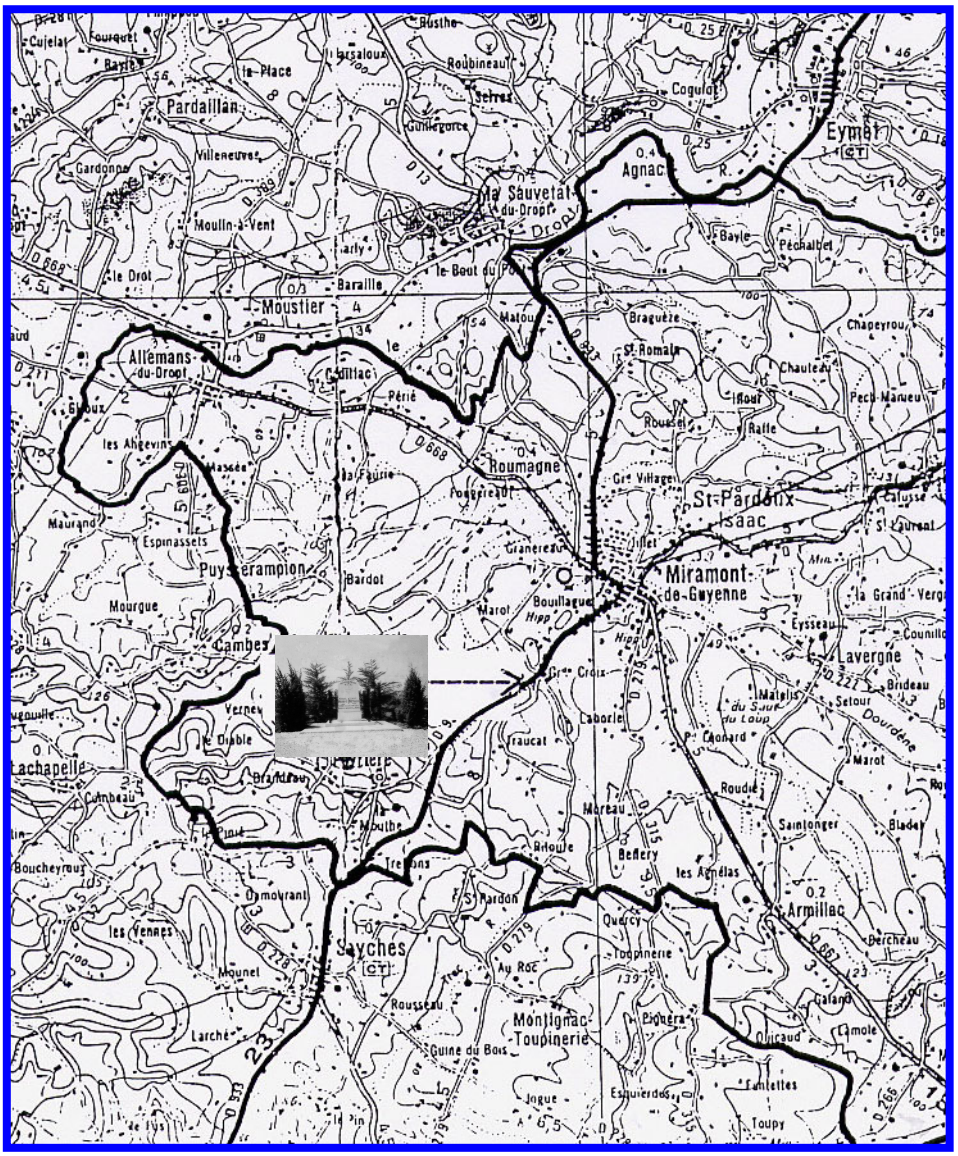
La commune de MIRAMONT-DE-GUYENNE, en témoignage et prouvant ainsi son attachement à ces hommes, édifia une stèle à la mémoire de ceux qui étaient tombés le 9 juin 1944, sur les lieux même du drame…

Antoine FRETILLERE repose à EYMET, dans un caveau de famille,

Marcel HERVE est enseveli près des siens, dans le cimetière de LAUZUN…

Chaque 8 mai la population miramontaise se rend à ce monument pour honorer la mémoire de ces deux Résistants.

Les combats du Genévrier



Louis Frétillère

Marcel Hervé

9 juin 1944

HONNEUR · PATRIE
F. F. I.
MARCEL
HERVÉ
LOUIS
FRÉTILLERE
TOMBÉS ICI LE 9 JUIN 1944
POUR LA LIBÉRATION DE LA FRANCE